

Lorsque pour mes péchés on préféra l'iode ;
 J'en ai pris mon parti ; dormant sur mes lauriers,
 Je vis en bon bourgeois, comme font les rentiers.
 Si je veux, quelque jour, révéler des mystères,
 J'aurai bien observé chez les apothicaires ;
 Dans le siècle dernier, c'était bien le bon temps :
 Pour ne jamais vieillir, on faisait des onguents,
 On rendait le teint frais au moyen d'un cautère ;
 En porter au moins un était belle manière.
 Le soir d'un mariage, on cite les aveux
 D'un époux à sa belle, — Oh ! monsieur, j'en ai deux,
 Et vous n'en avez qu'un, répondit la Lucrèce !
 Du ménage jugez quelle fut l'allégresse !
 Et si je vous parlais de nos grands médecins,
 Vous verriez, sur ma foi, de bien drôles de saints.
 L'un déterge toujours, l'autre met des sangsues,
 Il n'est pour celui-là que des femmes bossues.

Jadis d'un guérisseur la canne à pomme d'or
 Annonçait l'arrivée. En vrai tambour major,
 Chez monsieur son malade, il faisait son entrée ;
 Au pauvre diable ému survenait la suée.
 C'était en vérité pour lui beaucoup d'honneur
 Que dame Faculté lui fit un peu frayeur.
 Et ces nobles messieurs, les beaux apothicaires,
 Du médecin en vogue illustres mandataires,
 Les ai-je vus de près, prenant des airs savants,
 Faire avaler en masse et loochs et stimulants !
 Les malins savaient bien, par la force ou la ruse,
 Faire sur tous les tons chanter leur arquebuse.

Arrêtons-nous ici, montrons-nous tous d'accord.
 Et cessons d'accuser l'inévitable sort.
 Chaque chose a son temps sur la machine ronde ;
 Il arrive pour nous ce que subit le monde.
 Dormons donc tous en paix jusqu'à ce qu'un beau jour
 Le bon public enfin nous reprenne en amour.

Puisque le cher patron a fermé sa boutique,
 Formons un petit bal, faisons de la musique :
 Que les premiers dessus soient pour les vomitifs,
 Et confions enfin la basse aux purgatifs.